



HAL
open science

Tres cyulae. Portrait des Saxons en navigateurs

Alban Gautier

► **To cite this version:**

Alban Gautier. Tres cyulae. Portrait des Saxons en navigateurs. Alban Gautier; Michelle Szkilnik; Marc Rolland. Arthur, la mer et la guerre, 26, Classiques Garnier, pp.47-66, 2017, Rencontres - Civilisation médiévale. hal-02186787

HAL Id: hal-02186787

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02186787>

Submitted on 16 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tres cyulae. Portrait des Saxons en navigateurs

Dès les premières attestations écrites et de manière remarquablement stable dans les siècles suivants, Arthur apparaît comme le champion des Bretons et l'adversaire des Saxons. Ce peuple barbare germanique, que les sources médiévales et l'historiographie moderne présentent comme des étrangers, des migrants ou des envahisseurs venus d'outre-mer, menant contre les Bretons des guerres incessantes, est aussi représenté comme un peuple de navigateurs : de fait, la Grande-Bretagne est une île et, s'ils venaient de Germanie, il fallait bien qu'ils arrivent en bateau. L'arrivée des Saxons, que l'historiographie a appelée *aduentus Saxonum*, prend en général dans les sources du premier Moyen Âge – antérieures au succès pan-européen de la matière de Bretagne à partir du milieu du XII^e siècle – la forme d'une série de débarquements, évoqués avec un luxe de détails très variable d'une source à l'autre. Il est vrai que, depuis une quarantaine d'années, les historiens n'accordent qu'une confiance limitée à ces textes peu loquaces, dont les circonstances d'écriture et la fiabilité sont difficiles à évaluer¹. Il est donc prudent de réaffirmer ici qu'à elles seules ces « sources » textuelles ne permettent pas à l'historien d'établir avec certitude « ce qui s'est vraiment passé », c'est-à-dire comment les premiers Saxons sont arrivés en Grande-Bretagne, à quel rythme et en quels nombres ils se sont installés dans la partie orientale de l'île, donnant peu à peu naissance à ce que l'on appellerait à partir du IX^e-X^e siècle l'Angleterre. Ainsi ces textes doivent-ils avant tout être étudiés comme des textes, c'est-à-dire comme les produits de leur époque, de leur milieu et d'une tradition littéraire. S'il ne peut remonter aux événements eux-mêmes, l'historien doit s'efforcer de comprendre les logiques qui président à telle ou telle mention, ou à telle ou telle omission – logiques internes au texte ou dont le contexte d'écriture peut offrir la clé.

Sources de l'*aduentus Saxonum*

Les pages qui suivent ne prétendent donc pas résoudre la question des circonstances et des moyens de l'arrivée des Saxons. Plus modestement, il s'agira de parcourir les formes prises par le récit de l'*aduentus Saxonum*, dans sa dimension maritime et navale, dans les textes historiques (histoires, annales, chroniques) écrits entre le VI^e siècle et le milieu du XII^e siècle. Le corpus ici retenu va donc du *De Excidio Britanniae* de Gildas, sans doute composé dans la première moitié du VI^e siècle, aux œuvres de Geoffroy de Monmouth et de ses

¹ DUMVILLE, 1977 ; SIMS-WILLIAMS, 1983a ; YORKE, 1995, p. 34.

contemporains. Le choix de Gildas est un choix par défaut : le *De Excidio* est la plus ancienne source rapportant l'*adventus*, et la seule qui soit relativement proche de l'événement. L'influence décisive de Geoffroy sur l'écriture historique autant que fictionnelle d'après 1140 explique que nous n'ayons pas cherché à aller au-delà de cette date : qu'ils l'aient imité ou contesté, les auteurs ultérieurs se sont nécessairement situés par rapport à sa version des faits.

Entre Gildas et Geoffroy, une quinzaine d'historiens, connus ou anonymes, prétendent raconter l'*adventus*. Le plus ancien est Bède, auteur du Nord de l'Angleterre mort en 735, dont les trois œuvres historiques présentent des différences : dans ses *Chronica minora*, composés au tout début du VIII^e siècle alors que Bède n'avait probablement pas encore lu Gildas, l'*adventus* n'est pas mentionné ; il l'est en revanche dans ses œuvres ultérieures, les *Chronica maiora* et l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, où Bède fait usage du *De Excidio*². Gildas et Bède ont à leur tour été utilisés vers 830 par l'auteur gallois anonyme de l'*Historia Brittonum* : cet auteur, qu'à la suite de certains manuscrits tardifs on appelle parfois à tort Nennius, est le premier à mentionner le personnage d'Arthur et à en faire l'ennemi des Saxons. La fin du IX^e siècle est marquée par une importante production littéraire en vieil anglais, dans l'entourage ou sous l'impulsion du roi ouest-saxon Alfred : c'est dans ce contexte que sont produites d'une part une traduction anglaise de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède (généralement connue sous le titre *Old English Bede*), d'autre part les annales connues sous le nom de *Chronique anglo-saxonne*, dont six manuscrits numérotés de A à F ont été conservés : les variantes entre les manuscrits sont suffisamment significatives pour qu'on les traite ici comme des œuvres distinctes, même s'il apparaît que (pour ces événements au moins) les manuscrits A, B et C, presque identiques, conservent les leçons les plus proches de l'original. La *Chronique anglo-saxonne*, composée en anglais, a connu plusieurs adaptations latines dans les siècles suivants : celle d'Æthelweard à la fin du X^e siècle ; la version latine du manuscrit F autour de 1100 ; celle proposée vingt ans plus tard par Jean de Worcester dans sa compilation intitulée *Chronicon ex chronicis* ; celle des *Annales sancti Neoti*. L'*Historia regum* de Syméon de Durham ne mentionne pas l'*adventus*, mais celui-ci est présenté dans le bref traité *De primo Saxonum adventu*, écrit à Durham à la même époque et présent dans certains manuscrits de l'œuvre de Syméon. Les grands historiens anglo-normands des années 1120 et 1130 – Guillaume de Malmesbury, Henri de Huntingdon, Orderic Vital – s'inspirent eux aussi de la *Chronique anglo-saxonne* mais en réécrivent la matière dans le cadre d'un récit continu et non sous forme annalistique, ajoutant à l'occasion quelques détails. Enfin, on

² MILLER, 1975, p. 241-242.

a ajouté au corpus l'*Estoire des Engleis* de Geoffroy Gaimar, stricte contemporaine de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth, dont les rapports avec celle-ci ne sont pas pleinement élucidés.

Le tableau proposé en annexe rassemble les informations tirées de la lecture de ce corpus. Je renvoie donc à ce tableau pour les références exactes de chaque passage commenté, et à la bibliographie pour le détail des éditions consultées.

Une pluralité d'*aduentus*

Ce tableau témoigne éloquemment d'importantes régularités. L'*aduentus* apparaît dans la plupart des sources comme un récit topique, un motif littéraire stéréotypé, marqué par des constantes narratives : l'arrivée en bateau, la mention du nombre de navires, le caractère guerrier de l'installation. Il faut souligner d'emblée qu'aucune de nos sources ne prétend que les Saxons sont arrivés en une seule fois : le premier contingent a été suivi au moins d'un second, et souvent de plusieurs autres. Ainsi, dès les premiers récits, il est évident que les Saxons ne sont pas tous arrivés sur les trois navires du récit : pour Gildas, un second groupe d'envahisseurs arrive dans l'île sur des radeaux. À partir de cette observation – qui est d'ailleurs de bon sens car la migration d'un peuple, même réduite, ne saurait s'être faite sur une poignée d'embarcations – les sources ultérieures ont eu tendance à complexifier le récit et à multiplier le nombre des *aduentus*, et donc le nombre de trajets de la Germanie vers la Bretagne. Cette inflation s'est faite selon trois modalités différentes.

On observe d'abord une complexification de l'arrivée de renforts depuis la Germanie : la seconde flotte de Gildas ou de Bède devient dans les textes ultérieurs un nombre plus important de flottes, envoyées en plusieurs temps. Cette modalité, initiée dans l'*Historia Brittonum* revient à mentionner plusieurs vagues de renforts, avec en général un jeu assez complexe d'allers-retours et d'échanges de messagers entre la Bretagne et la Germanie. Geoffroy de Monmouth pousse cette logique à son maximum, avec pas moins de treize trajets (sans compter les trajets dans l'autre sens), et peut-être même plus car le décompte est difficile à suivre tant le récit est complexe. Cette complexification, annoncée beaucoup plus modestement par Æthelweard, est souvent accompagnée d'un chiffrage des navires (et même, chez Geoffroy seulement, des hommes) ; mais cela n'a rien de systématique car en d'autres occasions, l'auteur se contente de signaler l'existence d'une *classis prolixior*, comme le font Bède et, de manière plus complexe, Æthelweard.

La seconde modalité d'inflation de l'*aduentus* consiste à démultiplier la situation selon une logique que l'on pourrait dire « géographico-dynastique ». Le *De Excidio* mentionne seulement la « partie orientale de l'île » et ne s'intéresse pas à la personnalité des Saxons, dont il ne donne pas les noms. Bède le premier lie l'*aduentus* à une région précise et à une dynastie royale particulière, celle des Oiscingas du Kent, dont Hengist et Horsa sont présentés comme les ancêtres. Mais c'est la *Chronique anglo-saxonne* qui développe systématiquement la logique initiée par Bède : le type du premier *aduentus*, localisé par Bède dans le Kent, est étendu à d'autres régions et à d'autres dynasties. On remarquera que l'*Historia Brittonum*, écrite quelques décennies plus tôt en milieu gallois, ne se préoccupait pas de savoir comment les ancêtres des différents rois anglo-saxons, dont elle donne pourtant les généalogies (*HB*, ch. 58-61), étaient arrivés dans l'île : au contraire, comme Geoffroy de Monmouth après elle, elle n'a aucune difficulté à déplacer vers le Nord un personnage comme Otha, tiré des généalogies du Kent (*HB*, ch. 38 et 56 ; *HRB*, ch. 124). La *Chronique anglo-saxonne*, soucieuse d'expliquer l'origine de chacun des royaumes, rapporte en revanche sur le modèle de l'*aduentus* l'arrivée d'Ælle, ancêtre des rois sud-saxons (*s. a.* 477), celle de Cerdic, ancêtre des rois ouest-saxons (*s. a.* 495), celle de Port, héros éponyme de la ville de Portsmouth (*s. a.* 501), puis à nouveau celle des Ouest-Saxons avec deux chefs, Stuf et Withgar, dont le second est de toute évidence donné comme le héros éponyme de l'île de Wight (*s. a.* 514). Plusieurs de ces fondateurs sont donc des personnages imaginaires aux noms purement étymologiques : on sait d'une part que les toponymes Portsmouth et Wight viennent du latin *portus* et *Uectis* et non pas de noms de héros³, et d'autre part il est probable que la royauté ouest-saxonne soit née dans la vallée de la Tamise et non sur les côtes du Hampshire⁴. Cette démultiplication des *aduentus* opérée par la *Chronique anglo-saxonne* rencontre un grand succès dans les textes ultérieurs, qui bien souvent traduisent en latin la *Chronique anglo-saxonne* en introduisant de nombreuses variantes. Ainsi certains de ces textes ont simplifié le récit en ne retenant plus (après le premier arrivage dans le Kent) que la seule arrivée de Cerdic, la plus pertinente après l'époque d'Alfred puisqu'il était présenté comme l'ancêtre des rois ouest-saxons, puis des rois des Anglais : c'est le cas entre autres des *Annales sancti Neoti* et de Guillaume de Malmesbury.

Mais la démultiplication des *aduentus* concerne exclusivement les royaumes du Sud, et il reste impossible de décrire les origines des autres royaumes et des dynasties anglo-saxonnes. Cette difficulté est à l'origine d'une troisième modalité de complexification : la

³ YORKE, 2008, p. 18.

⁴ YORKE, 1990, p. 130-132 ; CLAY, 2013, p. 172.

mention de vagues de peuplement nombreuses et mal définies. La Germanie, fertile en peuples, déverse sur la Bretagne des réserves inépuisables. Bède est le premier à mentionner le déferlement sur l'île de *gentium cateruae* (*HE*, I, 15). Guillaume de Malmesbury, reprenant une étymologie héritée d'Isidore de Séville (VII^e siècle) et de Paul Diacre (VIII^e siècle), rappelle précisément à cette occasion que la Germanie est appelée ainsi parce que les peuples y germent, comme sur un arbre qui a toujours assez de sève quel que soit le nombre de branches qu'on lui coupe (*Gesta regum Anglorum*, I, 5). Quant à Henri de Huntingdon, il explique à deux reprises que le décompte des arrivées ne peut être connu entièrement : des *duces ferocissimi* ont conduit des troupes dans l'île après l'arrivée de Hengist et Horsa, et l'Est-Anglie comme la Mercie, fondées dans des circonstances inconnues, l'ont été par ces *multi de Germania* dont les noms ont été oubliés (*Historia Anglorum*, II, 7 et II, 17).

Noms de bateaux : *puppae*, *longae naues* et *cyulae*

Bien que le vocabulaire utilisé pour désigner les navires varie énormément d'une source à l'autre, on repère là encore un certain nombre de constantes. Dans les textes en latin, le mot le plus courant est *navis* (ou plutôt *naues* car il y a toujours plusieurs navires) ; en vieil anglais, ce n'est pas le mot *ceol*, pourtant présent dans le texte du *De Excidio*, qui s'impose comme le plus courant, mais le mot *scip* (au pluriel *scipu*).

Au-delà de ces mots courants, la richesse du vocabulaire s'avère décevante pour l'historien car elle ne reflète que rarement une connaissance des réalités nautiques. La présence *a priori* étrange de *dromones* et de *puppae* dans la version d'Æthelweard s'explique par le fait que l'auteur prétend écrire dans cette prose latine très ornée, chargée de mots rares (en particulier grecs), typique des îles Britanniques dans le haut Moyen Âge, et que l'on a appelée le « style herméneutique⁵ ». Cette préciosité, marquée par la richesse du vocabulaire et la multiplication des synonymes, influence également Henri de Huntingdon, qui fait arriver Cerdic et Cynric avec cinq *puppae* – terme qu'il utilise par ailleurs régulièrement pour désigner les bateaux de guerre vikings – et qui propose une variation sur l'expression *longae naues* en mentionnant les deux *naues maximae* dans lesquelles arrivent Port et ses deux fils (*Historia Anglorum*, II, 12). Il est probable que les *rates* (radeaux) de Gildas s'inscrivent dans une logique comparable, essentiellement stylistique, où la qualité littéraire est estimée à l'aune de la variété du vocabulaire⁶. Il ne faut pas déduire de la lecture de ces textes que les contingents de Saxons seraient arrivés dans des bateaux de types divers : le vocabulaire ne

⁵ LAPIDGE, 2008.

⁶ KERLOUÉGAN, 1987, p. 244.

reflète pas la pluralité des modes de transport, mais la virtuosité linguistique de l'auteur. L'analyse de la locution *longae naues* (*miclan scipu* en vieil anglais) va dans le même sens. Les mots *longa nauis* désignent classiquement un navire de guerre : de fait, le mot *longa* a été emprunté par la langue galloise (*llog*, attesté en moyen gallois) pour désigner les bateaux en général⁷. Rien ne permet donc de penser que l'adjectif *longus* ait été choisi par les auteurs à partir d'une observation de première main des navires saxons (qui certes étaient longs et effilés) : il s'agit tout simplement d'un mot désignant habituellement le type de bateaux dans lesquels sont transportées des troupes. En est-il autrement pour les *currucae* des Pictes et des Scots mentionnées par Gildas (*DEB*, ch. 19) ? Proche du *curragh* irlandais et du *cwrwg* gallois, le mot conviendrait bien à une évocation « ethnographique » de ces peuples maritimes : Gildas utiliserait donc ce mot – tout comme *cyula*, sur lequel nous revenons plus loin – parce que « les Romains n'utilisent pas d'embarcations semblables au coracle et à la barque saxonne, de sorte que *nauis* ou *linter* ne conviendrait pas⁸ ». Pourtant son emploi est étrange dans le cas des Pictes, qui vivent dans le Nord de l'île et qu'on voit mal attaquer la Bretagne en bateau, à moins que Gildas n'ait décidément une vision très confuse de la géographie⁹.

À ces mots variés désignant les navires, il convient d'ajouter ceux qui désignent les flottes, même si la distinction entre flotte et armée, ou tout simplement grand nombre de guerriers et de migrants, est parfois difficile à faire. On trouve d'abord les classiques *exercitus* et *classis* (en latin chez Bède, Æthelweard ou Henri de Huntingdon), ou *weorod* et *sciphere* (en vieil anglais dans la traduction de Bède), mais aussi le mot *nauigium*, qui en latin classique désigne un navire mais qui sous la plume de Geoffroy prend le plus souvent le sens de « flotte » (par ex. dans *HRB*, ch. 103, où Hengist fait préparer un grand *nauigium* pour transporter trois cent mille hommes d'armes). Pour Geoffroy Gaimar (*Estoire des Engleis*, v. 822), Cerdic arrive en Angleterre avec *son navire*, terme qu'il faut traduire ici par « sa flotte », conformément à l'usage courant en ancien français¹⁰, Gaimar utilisant normalement le mot *navee* pour désigner un vaisseau isolé (*Estoire des Engleis*, v. 2070). Le *De Excidio* (ch. 23) emploie au sujet de la seconde troupe de Saxons un terme rare : la Germanie envoie vers l'île une *satellitum canumque prolixiolem catastam*, « une plus nombreuse *catasta* de sbires et de chiens ». Ce mot désignait en latin classique une estrade, et par extension un

⁷ *Ibid.*, p. 483.

⁸ *Ibid.*, p. 276; sur ces *currachs*, voir aussi les contributions de S. Esmonde-Cleary et S. Lebecq dans le présent volume.

⁹ WRIGHT, 1984, p. 90-92.

¹⁰ GODEFROY, 1901, p. 350.

instrument de torture¹¹, un tas de bois¹², ou encore un groupe d'esclaves exposés sur une estrade¹³ : le mot ne désigne donc pas ici un radeau (comme le propose Robert Vermaat¹⁴) mais un ramassis sans ordre, une « meute de sbires et de chiens ».

Terminons par le mot *cyula*, qui a fait verser beaucoup d'encre. Il est présent dans le *De Excidio* (sous la forme ablative plurielle *cyulis*), où il est la latinisation d'un mot germanique, apparenté à l'anglais *keel* et au français *quille*, orthographié *ceol* dans les textes ouest-saxons plus tardifs¹⁵. Ce mot archaisant, appartenant au vocabulaire poétique, n'est pas exclusivement lié à la tradition héritière du *De Excidio* : ainsi, on en trouve quatre occurrences dans le poème *Beowulf*¹⁶. Le fait que ce soit le seul mot d'origine germanique à apparaître dans le *De Excidio* – tout comme *curuca* est le seul mot d'origine celtique – a suscité la méfiance des commentateurs. Pour Alex Woolf, qui se fonde sur des critères stylistiques autant que logiques, et dont l'argumentation m'apparaît convaincante, ce bref passage du chapitre 23 du *De Excidio* constituerait une interpolation dans le texte du *De Excidio* et ne remonterait pas à Gildas lui-même. Les parties en italique dans la citation ci-dessous correspondraient donc au passage interpolé (*DEB*, ch. 23¹⁷) :

Alors, la meute de lionceaux, bondissant hors de l'ancre de la lionne barbare – *amenée dans ce qui se dit « cyulis » dans leur langue et « longis nauibus » dans la nôtre, les vents leur étant propices autant que les signes et les augures qui prophétisaient, en vertu d'un présage à leurs yeux certain, que pendant trois cents ans elle occuperait la patrie vers laquelle elle tournait ses proues, et qu'elle la dévasterait fréquemment pendant cent cinquante ans, à savoir la moitié de ce temps* – planta d'abord ses griffes, sur ordre du funeste tyran, dans la partie orientale de l'île, prétendant combattre pour la partie mais en réalité afin de combattre contre elle.

Woolf propose de dater cette interpolation entre 672 et 747, en milieu anglo-saxon, peut-être à Cantorbéry, tandis que Konstantin Olbrich n'exclut pas une origine dans le Wessex, dans l'entourage d'Aldhelm¹⁸. D'autres auteurs ont considéré ce passage comme authentique et ont tenté d'expliquer pourquoi Gildas le reprenait à son compte¹⁹, ou se sont au contraire appuyés sur le passage pour contester l'authenticité de l'ensemble du *De Excidio*²⁰. Or la comparaison des quatre principaux manuscrits du *De Excidio* – tous postérieurs au X^e siècle, et qui tous

¹¹ Du Cange, *catasta* 1.

¹² *Ibid.*, *catasta* 2.

¹³ GROSJEAN, 1955, p. 157-158.

¹⁴ VERMAAT, 2005, n. 33.

¹⁵ KERLOUÉGAN, 1987, p. 226.

¹⁶ BOSWORTH et TOLLER, 1921, p. 151.

¹⁷ D'après WOOLF, 2002, p. 161-163.

¹⁸ OLBRICH, 2010, p. 71-72.

¹⁹ HOWLETT, 2002.

²⁰ OLBRICH, 2010.

contiennent ce passage²¹ – ne peut guère nous aider à trancher. Mais il est certain que la phrase se passe très bien du passage incriminé, et que la prophétie qui affirme que les Saxons cesseront de ravager l'île autour de 597 (date de l'arrivée d'Augustin à Cantorbéry) doit susciter notre méfiance. Le contexte anglo-saxon des environs de 700, qu'il s'agisse de Cantorbéry après l'archiépiscopat de Théodore (mort en 690) ou des monastères du Wessex à l'époque d'Aldhelm (mort en 709), se prêterait bien à une telle interpolation.

Or si l'on accepte que ce passage est interpolé, les *Chronica maiora* et l'*Histoire ecclésiastique* de Bède nous permettent de resserrer la fourchette chronologique à avant 725, date à laquelle fut compilée la première de ces œuvres. En effet, Bède ne mentionne ni les *cyulae* ni la prophétie, et s'il est toujours difficile d'argumenter *a silentio*, rien ne nous permet d'affirmer que le texte du *De Excidio* que Bède a utilisé contenait l'interpolation, dont seuls les mots *tribus longis nauibus* se retrouvent dans ses œuvres. Ce chiffre de trois navires, Bède pourrait tout aussi bien l'avoir trouvé dans le texte dont il a tiré les noms de Vortigern (*Chronica maiora*, § 484) et ceux de Hengist et Horsa (*HE*, I, 15) : cette source non identifiée est en général reconnue comme émanant du Kent, plus précisément de l'église de Cantorbéry et/ou de la « propagande royale²² ». L'hypothèse est probable, mais en l'absence de textes on a du mal à savoir ce qu'étaient exactement ces traditions du Kent : peut-être constituées à partir de récits épiques, en partie rationalisées par l'écriture des clercs, elles se présentaient sans doute comme de brefs textes latins, listes de rois et récits étiologiques destinés à expliquer l'origine des *Cantuarii* et de leur dynastie royale des Oiscingas²³. De tels récits, écrits en latin et mentionnant trois navires, ont pu donner naissance d'une part à l'interpolation insérée dans le texte du *De Excidio* (contenant le mot *cyulis* et la prophétie), et d'autre part à l'hypothétique source que Bède a eue entre les mains (sans le mot *cyulis* ni la prophétie). Cela expliquerait pourquoi Bède, qui suit étroitement le récit de Gildas et qui se montre par ailleurs toujours intéressé par la langue et la culture de son propre peuple, ne reprend pas le mot *cyulae*.

Logiquement, les textes dérivés de Bède ne mentionnent pas les *cyulae* : ainsi la traduction en vieil anglais rend assez platement *longae naues* par *miclan scipu*. Au contraire, l'*Historia Brittonum*, qui a eu directement accès au *De Excidio* (interpolé si l'on suit Woolf), multiplie les *ciulae*, terme qu'elle emploie presque systématiquement pour désigner les navires de guerre, mais sans jamais l'expliquer : ainsi la migration des Irlandais se fait dans

²¹ WOOLF, 2002, p. 9-10.

²² MILLER, 1975, p. 254 ; WALLACE-HADRILL, 1988, p. 23.

²³ YORKE, 2008. Sur le genre littéraire de l'*origo gentis*, voir COUMERT, 2007.

des *ciulae* (*HB*, ch. 13) ; Jules César envahit la Bretagne avec trois cents *ciulae* (*HB*, ch. 19-21) ; les vagues successives de Saxons se font dans des *ciulae*. La *Chronique anglo-saxonne*, qui harmonise Bède et l'*Historia Brittonum* avec des traditions locales, ignore dans sa version la plus ancienne (dont témoignent les manuscrits A, B et C) le mot *ciulae* et lui préfère le mot *scipu*, plus clair pour un lecteur anglo-saxon. Ce n'est que dans les manuscrits E et F, copiés et complétés bien plus tardivement, qu'est à nouveau inséré le mot *ceolas* (*s. a.* 449). Peut-être ce changement a-t-il été fait par collation avec une autre source – probablement le *De Excidio* plutôt que l'*Historia Brittonum* puisque, comme dans le *De Excidio*, les manuscrits E et F réservent le mot *ceolas* au premier *aduentus*. De même, Guillaume de Malmesbury (*Gesta regum Anglorum*, I, 5) et Geoffroy de Monmouth (*HRB*, ch. 98), lecteurs du *De Excidio* et de l'*Historia Brittonum*, connaissent le mot *ceolae/ciulae*, mais ils ne l'emploient que dans le passage où le *De Excidio* en fait usage : dans l'évocation du premier *aduentus*.

Entre deux et huit cents navires : estimations chiffrées

Ainsi le chiffre de trois navires viendrait, si notre hypothèse est exacte, de la tradition dynastique du Kent. Le motif littéraire de l'arrivée d'envahisseurs venus de la mer n'a rien d'original, et se retrouve dans bien des traditions, dans le monde germanique comme ailleurs : après tout, Énée n'est-il pas arrivé en Italie à la tête d'une flottille ? Or on sait que Virgile a exercé une forte influence sur les conceptions de l'histoire dans les îles Britanniques au Moyen Âge²⁴. En revanche, les chiffres indiqués par les sources sont tellement variés – de deux à huit cents navires ! – qu'ils méritent d'être commentés. Quelle échelle nos auteurs donnaient-ils à l'*aduentus Saxonum* ?

Certaines indications non chiffrées s'accompagnent de la mention de l'importance de la flotte ou de la troupe véhiculée, en particulier lors du second arrivage : chez Gildas c'est une *prolixior catasta*, chez Bède une *classis prolixior*, dans la *Chronique anglo-saxonne* un *mare weored*, qui débarque dans l'île. Le vocabulaire se fait superlatif chez Geoffroy de Monmouth, rarement en peine d'exagération : on trouve sous sa plume un *maximum nauigium* (*HRB*, ch. 131), une *classis maxima* (ch. 139), puis des chiffres pour le moins extravagants qui vont croissant au fur et à mesure que la Germanie envoie des renforts aux Saxons, d'abord dans trois *ciulae* (ch. 98), puis dans dix-huit (ch. 100), trois cents (ch. 101), six cents (ch. 143), et pour finir huit cents navires (ch. 177) ! On retrouve ici, poussée à son maximum, une logique déjà présente dans l'*Historia Brittonum*, principale source identifiée de

²⁴ HANNING, 1966, p. 19-20.

Geoffroy : les Saxons arrivaient d'abord dans trois navires (*HB*, ch. 31), puis seize (ch. 37), puis quarante (ch. 38). Ces chiffres croissants ne doivent pas être pris pour ce qu'ils ne sont pas : les auteurs veulent signifier l'emballement du phénomène que constituent l'invasion militaire puis la migration, culminant chez Geoffroy, dans un chapitre parfaitement anhistorique de la fin de l'œuvre, avec une « multitude innombrable » de Germains des deux sexes (*innumerabili multitudine uirorum et mulieriorum*) débarquant dans une île dépeuplée par la peste (*HRB*, ch. 204).

Les estimations chiffrées des textes médiévaux sont notoirement difficiles à prendre pour argent comptant : le cas de la taille des flottes vikings est bien connu, dans des textes qui n'ont pourtant pas la dimension mythique ou étiologique de ceux auxquels nous avons affaire, et le débat refait jour régulièrement²⁵. Le grand nombre de navires (comptés en dizaines, voire en centaines) et leur inflation numérique ne sont pas absents chez des auteurs réputés plus sobres que Geoffroy. Néanmoins ces chiffres restent intéressants, non pas tant pour leur contenu référentiel que pour leurs connotations. Si le chiffre des trois navires dans lesquels sont arrivés Hengist et Horsa a bien son origine dans des traditions du Kent, il n'est pas impossible que d'autres royaumes et dynasties de la côte sud-est de l'Angleterre se soient dotés de récits d'origine comparables, mentionnant un nombre de bateaux. Ainsi les cinq *aduentus* successifs de la *Chronique anglo-saxonne* pourraient correspondre aux récits d'origine de cinq dynasties et royaumes :

- 449 : Hengist et Horsa dans trois navires (Kent) ;
- 477 : Ælle et ses trois fils dans trois navires (Sussex) ;
- 495 : Cerdic et son fils Cynric dans cinq navires (Wessex) ;
- 501 : Port et ses deux fils dans deux navires (Jutes du Hampshire) ;
- 514 : les Ouest-Saxons (avec Stuf et Wihtgar) dans trois navires (île de Wight).

Ces « informations » doivent être reçues avec la plus grande prudence : elles reflètent plus la construction littéraire propre au genre de l'*origo gentis* que des souvenirs historiques réels, et les récits ont eux-mêmes pu être amendés, voire constitués de toutes pièces, par imitation du plus anciennement attesté d'entre eux, celui du Kent. On doit aussi prendre en compte la dimension étiologique de passages qui cherchent à expliquer des toponymes, et la volonté de démontrer la supériorité des rois ouest-saxons. En outre, les annales ont sans doute été retravaillées à plusieurs reprises au cours du IX^e siècle et jusqu'à l'occasion de leur inclusion dans la *Chronique anglo-saxonne*, et certaines ont pu se trouver dupliquées : d'où

²⁵ SAWYER, 1962, et BROOKS, 1979 en sont un bon exemple.

deux *adventus* successifs des Ouest-Saxons en 495 puis en 514²⁶. Il est probable que le récit concernant Cerdic et Cynric ait été composé tardivement, après l'appropriation de la région côtière (régions réputées « jutes » de l'île de Wight et de la côte du Hampshire) par les rois ouest-saxons à la fin du VII^e siècle, et par parallélisme avec des récits plus anciens à trois navires : le but était alors précisément de justifier la mainmise des rois ouest-saxons sur le littoral²⁷. Ce n'est sans doute pas par hasard si Cerdic arrive *avant* Port, Stuf et Wihtgar, si ces deux derniers sont présentés comme les neveux (et donc les subordonnés) de Cerdic, et si celui-ci arrive avec cinq navires : un chiffre plus élevé, comme pour signifier que les fondateurs de la lignée royale ouest-saxonne étaient plus puissants que leurs voisins qui se limitent à trois navires, voire à deux pour les ancêtres des gens de Portsmouth.

Deux modèles peuvent donc être proposées pour la formation et la transmission de ces récits : soit l'unique récit original était celui du Kent, et la *Chronique anglo-saxonne* l'a imité et étendu à d'autres royaumes, avec des variations ; soit l'ensemble des peuples du Sud-Est de l'île étaient dotés de récits semblables reproduisant le même motif, et ces récits ont été altérés par la suite en fonction des intérêts politiques des diverses dynasties et par contamination du récit de Gildas. Plusieurs éléments nous font pencher du côté du second modèle, celui de « traditions probablement dérivées de récits oraux contraintes à entrer dans un format annalistique²⁸ ». D'abord, le fait que la *Chronique anglo-saxonne* ne mentionne des récits que pour les royaumes du Sud-Est suggère que ces récits préexistaient dans ces seules régions et y prenaient des formes comparables²⁹. Par ailleurs, dans la plupart des récits, les envahisseurs débarquent et affrontent tout de suite les Bretons sur le rivage, les tuant en grand nombre et les forçant à faire retraite : sans doute faut-il y voir un élément de légitimation, la prise de possession violente d'un territoire conférant le droit de conquête aux descendants des conquérants. Au contraire, dans le récit du Kent, Hengist et Horsa viennent à l'invitation de Vortigern et ne se retournent contre les Bretons que dans un second temps. Est-ce à dire que la tradition dynastique du Kent était différente de celle des royaumes voisins et proposait un récit plus irénique ? Mieux vaut penser qu'originellement, dans la première moitié du VII^e siècle, toutes les *origines gentium* du Sud-Est de l'Angleterre (celui du Sussex, celui de l'île de Wight, celui des Jutes du Hampshire, mais aussi celui du Kent) racontaient le débarquement de trois navires sous la direction de deux ou trois ancêtres de la dynastie royale

²⁶ HARRISON, 1971.

²⁷ CLAY, 2013, p. 204.

²⁸ YORKE, 1995, p. 33.

²⁹ YORKE, 1995, p. 39

(des frères, un père et ses fils), un combat contre les indigènes et une conquête du pays. Ce n'est que dans un second temps, au tournant du VIII^e siècle, qu'ont eu lieu deux évolutions : d'une part dans le Kent, les événements mentionnés par Gildas au chapitre 23 ont été identifiés avec l'origine des ancêtres des rois locaux, un nouveau récit d'origine (celui que Bède a transcrit) a été produit, et le texte du *De Excidio* a été interpolé ; d'autre part le Wessex, ayant annexé le littoral de la Manche, a aussi annexé le motif narratif et a donné le récit à cinq navires.

Il est donc probable que le chiffre de trois navires, qu'on retrouve le plus souvent, soit le chiffre original. Ce chiffre n'est pas propre aux traditions anglo-saxonnes, ce qui confirme son caractère topique : n'oublions pas que, dans bien des littératures occidentales, ce chiffre symbolise « la pureté et la perfection », ou encore « le bien, l'éternel et le divin³⁰ », et qu'il convient donc fort bien à un récit exaltant l'origine glorieuse d'un peuple. On le retrouve par exemple chez le contemporain de Gildas qu'est Jordanès (*Getica*, § 94), pour qui les Goths quittèrent l'île de *Scandza* pour la *Gothiscandza* dans « seulement trois navires³¹ » ; or il n'est pas impossible que ces récits concernant les Goths, plus ou moins pétris de modèles classiques, aient été connus et influents dans le Kent au VII^e siècle (Yorke, 2008, p. 26-28).

Curieusement, on retrouve ce même chiffre dans un autre passage de la *Chronique anglo-saxonne* (s. a. 787), qui évoque l'événement beaucoup plus tardif que constitue la première incursion viking en Angleterre. La *Chronique* rapporte en effet qu'au temps du roi Beorhtric « vinrent pour la première fois (*ærest*) trois navires (*scipu*) du Horðaland » : le prévôt (*gerefa*) du roi voulut les contraindre à se rendre à la villa royale la plus proche, mais ils le tuèrent. Il est troublant de constater que le récit, en 449 comme en 787, implique trois navires, et que le débarquement est immédiatement suivi d'un combat voyant la victoire des envahisseurs. Or le récit est bien celui d'un *aduentus*, comme le montre l'adjectif *ærest* (« pour la première fois ») et la mention selon laquelle « ce furent là les premiers bateaux de Danois (*þa ærestan scipu Deniscra*) qui vinrent en Angleterre ». C'est d'ailleurs bien comme un récit d'*aduentus* que les auteurs qui ont par la suite adapté la *Chronique* l'ont compris. Pour Æthelweard, qui fait de l'événement l'ouverture de son livre III, c'est la première *aduectio* des Danois (*Chronicon*, III, 1). Henri de Huntingdon identifie l'événement comme celui « après lequel bien des milliers de milliers furent tués par eux, et ces vaisseaux furent les premiers que les Danois amenèrent ici » (*Historia Anglorum*, IV, 25). De même, la seule mention du traité *De primo Saxonum aduentu* au sujet du règne de Beorhtric de Wessex est

³⁰ RIBARD, 1984, p. 15.

³¹ SIMS-WILLIAMS, 1983b, p. 23.

que « sous son règne, les Danois virent pour la première fois en Angleterre dans trois navires » (*Dani primum uenerunt in Angliam tribus nauibus*) : pour son auteur, la mention du nombre de navires était bien un élément pertinent du récit. Enfin, Guillaume de Malmesbury et Geoffroy Gaimar évoquent l'événement en termes qui rappellent étrangement les suites du premier *aduentus* chez Gildas et dans toute la littérature ultérieure : ces premiers envahisseurs dans leurs trois bateaux, ne venaient pas seulement piller mais surtout espionner et informer leurs compatriotes sur la richesse du pays (*Gesta regum Anglorum*, I, 43 ; *Estoire des Engleis*, v. 2065-2080).

Il ne s'agit bien sûr pas de dire que ce récit d'une expédition viking en 787 sur les côtes du Wessex est obligatoirement mythique. L'ordre de grandeur n'a rien d'impossible : il est probable que les entreprises guerrières ou de piraterie du haut Moyen Âge impliquaient tout au plus quelques centaines d'hommes, qui pouvaient aisément tenir dans deux, trois ou cinq navires³². De telles expéditions à trois navires sont bien attestées par ailleurs, comme ces « trois navires de pirates » (*iii scyfu wicinga*) qui débarquèrent dans le Dorset et ravagèrent la péninsule de Portland en 982 (*Chronique anglo-saxonne*, s. a. 982). Mais bizarrement, la péninsule de Portland est précisément le lieu qu'une source plus tardive identifie comme celui du débarquement de 787 (*Annales sancti Neoti*, s. a. 982). Non pas que les événements de 982 aient pu influencer l'écriture de la *Chronique* (composée, comme on l'a dit, au début des années 890) ; mais il est probable que le compilateur des *Annales sancti Neoti* a rapproché ou confondu les deux récits, étendant aux événements (non localisés) de 787 la localisation de ceux (bien mieux attestés et localisés) de 982. Il est en tout cas possible que, dans le cas des événements de 787, le chiffre de trois navires ait émergé précisément parce que ces événements ont été par la suite relus comme un premier *aduentus*.

Conclusion

Qu'il s'agisse de la démultiplication des *aduentus Saxonum*, de la présence du mot *cyula*, du chiffre des trois navires, plusieurs indices suggèrent que des *origines gentium* parallèles existaient dans les royaumes du Sud-Est de l'Angleterre (Kent, Sussex, Wessex) dès le début du VII^e siècle. Ces récits ne circulaient pas nécessairement sous forme orale et ils avaient pu être eux-mêmes influencés par des œuvres classiques comme l'*Énéide*. C'est probablement à Cantorbéry que l'un de ces récits – celui du Kent – a été rapproché de celui de Gildas, dont le *De Excidio* fut par ailleurs interpolé afin de lui faire annoncer par avance la

³² CHADWICK HAWKES, 1989, p. 3 ; voir aussi l'article de S. Lebecq dans le présent volume.

christianisation du royaume. Dans le même temps, le royaume des Ouest-Saxons s'est doté de son propre mythe d'origine, sur un modèle proche mais distinct. C'est donc vers la fin du VII^e siècle qu'ont coagulé les principaux éléments de ce qui deviendrait le cœur du récit de l'*aduentus Saxonum* : l'appel de Vortigern aux Saxons, l'arrivée de Hengist et Horsa dans trois navires, l'envoi de nouvelles outre-mer, l'arrivée de renforts plus nombreux, la fondation de royaumes. Ce noyau n'a pas cessé par la suite d'être développé et complexifié à partir de ce premier canevas, jusqu'à ce que Geoffroy, par son emphase et son exagération, le renouvelle de fond en comble.

Alban GAUTIER